

AVIS AUX FILLES A MARIER.

Messieurs les Directeurs,

J'ai introduit dans vos deux derniers numéros quelques maximes qui pourront, bien méditées, être de quelqu'utilité à vos lecteurs. Aujourd'hui, je vais remplacer ces maximes par un récit qui ne pourra manquer de les intéresser.

Si, un jour ou l'autre, quelques uns de vos abonnés ou vous-même, passez par la seconde concession de la paroisse de St. L..... ralentissez le pas de votre cheval et considérez attentivement cinq à six des maisons qui se trouvent à peu près au centre de ce rang, jetez les yeux sur la cour, tous les bâtiments, et surtout n'oubliez pas de faire un examen minutieux des jardins qui embellissent ces demeures. Si vous avez quelques minutes à votre disposition, entrez dans une ou deux de ces maisons et leurs dépendances, et vous y trouverez un ordre parfait, une propreté admirable. Avant l'an 1860, si vous fussiez passé au même endroit, vous n'auriez à peu près rien vu de ce qui fait l'admiration des visiteurs aujourd'hui.

Quelle peut donc avoir été la cause d'un changement aussi prompt et aussi considérable. C'est là toute une histoire et des plus intéressantes pour les jeunes cultivateurs, et pour les jeunes filles qui pensent à devenir formières. Cette histoire renferme aussi une bonne leçon pour plusieurs jeunes personnes de la campagne, qui ne veulent être rien moins que de grandes demoiselles, et qui prennent toutes les précautions imaginables pour mettre leur figure et leurs mains à couvert des rayons du soleil.

Que tous, lecteurs et lectrices, écoutent ce récit et en gardent un long souvenir.

En l'an 1858, vivait, dans la paroisse de St. L..., un jeune homme, âgé de vingt trois ans. Ce jeune homme était fils unique et le seul héritier d'un père qui possédait un champ d'une grande étendue et d'une fertilité remarquable. Quatre cents arpents, dont trois cents étaient défrichés et cent couverts de bois franc et surtout d'érables, formaient la propriété dont ce fils était déjà le maître. Ce jeune homme avait reçu une bonne éducation commerciale; avait de belles manières, était d'assez haute taille, enfin, il passait partout pour bel homme et bien élevé. Il ne

pouvait sortir sans que tous les regards se portassent sur lui et, surtout ceux des jeunes filles qui attendaient ce qu'on est convenu d'appeler un *bon parti*. Cette attention ne paraissait nullement émouvoir ce riche héritier, et quand les jeunes gens de son âge lui demandaient ce qu'il attendait pour se marier, il n'avait d'autre réponse que celle-ci : Je veux pour femme la fille d'un cultivateur, mais je veux une personne qui soit capable de bien tenir un ménage, d'avoir une belle basse-cour, une laiterie aussi propre que bien fournie, surtout un jardin bien cultivé et capable de nourrir une famille, une partie de l'année. J'ai beau chercher, je ne trouve nulle part une jeune fille qui réunisse ces qualités. Au contraire, j'en trouve beaucoup qui font leurs demoiselles, et qui se croient destinées à vivre sans travailler. Je crois que ces jeunes personnes ne feront jamais de bonnes femmes d'habitants et qu'elles ne peuvent que ruiner ceux qui seront assez insensés pour les épouser. Quant à moi, je préfère rester vieux garçon que d'unir mon sort à une de ces pinbêches !

Ce propos ne tomba pas par terre, comme on peut le croire, et dans quelques jours il avait fait le tour de la paroisse de St. L... A cette nouvelle, les mères, toujours ingénieuses, quand il s'agit de trouver un bon parti pour leurs filles, dirent aussitôt à leur mari et aux intéressées : Ah ça, vous avez appris ce que le fils de B..... attend pour se marier, et quelles sont les qualités de celle qu'il veut choisir pour femme. Pourquoi ne pourrions-nous pas attirer ses regards aussi bien que tout autre. Si vous voulez m'en croire, nous allons mettre la main à l'œuvre. Nous allons commencer par blanchir notre maison, notre fournil, notre laiterie, nos étables, en dehors et en dedans. De plus, il nous faut élever des poulets, des dindes et des oies en grand nombre, notre jardin est beaucoup trop petit, dès le printemps prochain, au lieu d'un huitième d'arpent nous lui donnerons une superficie d'au moins un arpent et demi ; nous y sèmerons des carottes, des navets, des choux, des concombres, des melons, etc., nous l'ornerons des plus belles fleurs que nous pourrons rencontrer, et nous ferons des plantations d'arbres fruitiers tout autour des grands carrés.

Plusieurs mères eurent la même pensée, tinrent le même langage, et

aussitôt que la neige fut disparue, cinq à six voisins du même rang transformèrent complètement leurs habitations et semblèrent se réveiller d'une longue léthargie. C'était à qui ferait mieux, aussi il fallait voir comme la maman poussait son vieux, l'épée dans les reins, en lui disant : mais laboure donc le jardin, mais couvre-le donc de bon fumier, enfin pense à nos filles. Si on avait la chance que le fils de B..... demanderait Louis ou Adeline en mariage, nous serions bien dédommagés de nos travaux. Cette dernière réflexion était plus que suffisante pour pousser le bonhomme en avant. On fit tant et si bien qu'au bout d'un mois M. le curé de la paroisse, appelé pour les malades et passant par ce rang, eut mille peines à reconnaître ses paroissiens de cette concession. C'est lui-même qui, plus tard, nous a raconté ces merveilles.

Mais continuons, car nous ne sommes pas au plus beau de l'histoire. Louis, car c'était le nom de ce jeune homme, apprenant que l'on faisait, dans une partie de la paroisse, des prodiges pour préparer une femme de son choix, voulut voir par lui-même s'il avait été bien compris et s'il pourrait découvrir enfin une vraie ménagère. Il dirigea donc un dimanche après vêpres, sa promenade de ce côté-là, mais il ne put satisfaire sa légitime curiosité, et il lui fallut retourner par le même chemin un jour de semaine pour voir si c'était la maman ou les filles ou la servante qui prenaient soin du ménage, du jardin, de la laiterie et de la basse-cour. Dans le premier jardin, il aperçut une vieille qui sarclait avec tant d'activité qu'elle ne prenait pas même le temps de lever la tête. A côté d'elle, étaient trois grandes filles, ayant la figure ombragée par de grands chapeaux de paille, faits en forme de parasol, et des gants dans les mains. C'était la mère et ses filles à marier.

En voyant ce spectacle Louis ne put se défendre de faire une grimace et de se dire à lui-même : Des demoiselles comme en voilà, ont le cœur trop bas placés pour faire le bonheur d'un mari. D'ailleurs, quand une fille n'aime ni ne respecte sa mère, comment pourrait-elle aimer et respecter son époux. Pour celles-là, c'est temps perdu pour elles que de s'occuper de moi.

Chez les voisins, il trouva un peu mieux, mais rien d'absolument satisfaisant. La mère était toujours en